



ledernen Säcken aufbewahrt; für die dazu nötigen 8 Felle zahlte man 1388 28 Groschen.

(Fortsetzung folgt.)

Voyage de Mr. Guillaume Capus.

(Suite et fin.)

Au sommet de la colline d'Istamboul, une vieille mince colonne entourée d'une ceinture fruste d'inscription grecque, menace de tomber sur une rangée d'échoppes d'épiciers modernes. Le bazar couvert est plein de coloris et de marchandises anglaises. Grand, malsain, assez peu bruyant et peu affairé, il ne vaut pas, à mes yeux, un bazar de Bochariens, au point de vue du pittoresque, j'entends. Un chemin de fer funiculaire souterrain mène de Galata à Péra. N'étaient les porteurs de chaise, les porte-faix et les coiffures rouges, on s'y croirait dans une Grand'rue quelconque d'Europe. La brasserie viennoise de Janni, bien fréquentée, fait de la bonne cuisine, mais les cafés vendent des consommations exécrables. Une population cosmopolite peu intéressante se meut sur de bons trottoirs et les élégantes de l'endroit vont refléter leur antique copie dans les glaces des devantures de magasins français. Je constate l'existence d'un «Café du Luxembourg» à Péra. Le capitaine s'est fait notre pilote à terre dans la soirée. Deux journées à Constantinople nous ont à peu près tout fait connaître. Le deuxième jour, le soleil s'était mis de la partie et autorisé Bonvalot, qui a vécu à Naples, à dire qu'il n'hésite pas à placer Constantinople au rang de la ville italienne pour la beauté du paysage. Le soir, nous dégringolons les affreux escaliers de Galata, après avoir écouté sans plaisir quelques-unes des nombreuses «Damenkapellen» de Péra. Le Karaoul, ou veilleur de nuit s'en va avec un bâton sonore taper le caillou de la rue à la façon des suisses d'église, afin d'avertir les voleurs de sa présence. Au coin des rues menant au port, des taches lumineuses de brazeros sont entourés de «veilleurs» endormis et de chiens rodants qui viennent se chauffer familièrement le nez. Nous regagnons l'*Anatolie* au milieu d'un féérique clair de lune. Un Capellmeister viennois m'a vendu un violon invalide auquel je soutire la Marseillaise et autres mélodies au clair de la lune du Bosphore.

Le 4 mars, à la pointe du jour, nous entrons dans le Bosphore, étroit couloir bordé de villes et de villages turcs de pittoresque apparence, dit-on, car un paysage d'Orient sans soleil est un tableau sans